

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 47

Artikel: Une journée longue
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222883>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI



Les nouveaux abonnés au CONTEUR VAUDOIS, pour 1930, recevront ce journal

GRATUITEMENT

dès ce jour au 31 décembre prochain, en s'adressant à l'Administration, 9, Pré-du-Marché, Lausanne.



L'HIVER DU CAMPAGNARD

Si l'hiver est la morte-saison pour le campagnard, il ne connaît cependant pas le chômage. Le travail ne le talonne pas, non, et pas n'est besoin d'allonger les journées, même les plus courtes ; et sans les soins à donner au bétail, ce qu'il tient à faire avec la plus parfaite régularité, il pourrait se contenter de se lever avec le soleil et de poser l'outil à la nuit. On comprendrait qu'il prenne ses aises, des demi-vacances, qu'il reste au coin du feu quand il gèle à pierre fendre ou qu'il fait un temps à ne mettre ni chien ni chat à la rue. Mais le grand air lui manquerait à l'opprimer d'un sourd malaise et le jour, si gris, si sombre fût-il, lui ferait honte de son oisiveté.

Le soir lui suffit pour trouver un certain charme à caresser le banc du vieux fourneau de molesse, qui garde encore sa place dans nombre de maisons villageoises. Il se retrouve un instant dans la vie de famille, lit les nouvelles du jour, feuille l'almanach ou une revue agricole, et finit invariablement par s'assoupir dans la tiédeur et le bien-être, en imitant le chat qui ronronne à ses côtés. Il se défend du sommeil, et un plongeon brusque de son chef, une révérence trop profonde le font se ressaisir et remettre son esprit en activité, ou bien c'est la mélodie d'un enfant récitant sa leçon ou des petits bras qui veulent le serrer par le cou pour l'adieu du soir. Ah ! il n'allonge pas la veillée, à moins que, dormant peu, il ne veuille abréger la nuit.

A l'ordinaire, scie et hache sont en danse. Traversez la forêt, vous y entendez les bruits variés d'une activité inusitée : des coups de hache qui, répercutés, font frémir les ramures ; la grande scie s'attaquant avec des vibrations métalliques à la base d'un tronc en le sectionnant ; la chute retentissante du sapin ou du hêtre avec son fracas de branches, qui fait trembler le sol et, en ouvrant une clairière, fait entrer un peu de ciel dans le jour atténué du sous-bois ; les voix excitant les chevaux qui traînent les billes à port de char ; les gémissements des essieux, cahotant sous de lourdes charges dans les ornières que l'alternance du gel et du dégel agrandit chaque jour et transforme en fondrières, d'où les roues ressortent ruisselantes de boue, les chevaux guêtrés jusqu'aux jarrets et éclaboussés jusqu'au poitrail. Tout cela anime la forêt en troubant son silence hivernal.

Billes tronçonnées et branches sont amenées dans la cour de la maison, où se poursuit le travail de la scie, de la hache et de la serpe. Sous les coups de cette dernière, les fagots se multiplient et forment rempart le long des murs, sous les avant-toits, sous un apentis de fortune, en atten-

dant de prendre le chemin du four ou celui du grand poêle, qui n'en font qu'une bouchée.

On scie encore à la main le bois de chauffage dans nos villages, et c'est, paraît-il, un exercice si hygiénique, si favorable au système nerveux pour combattre la neurasthénie et rétablir un bon équilibre des facultés, que tel docteur de ma connaissance le faisait exécuter entre deux douches à certains malades de son établissement. Ce mouvement régulier de va-et-vient, tout en développant les biceps, a le pouvoir de calmer l'irritabilité des nerfs, et le ronron de la scie endort le cerveau en y infiltrant des germes de bonté future, à moins que le contraire ne se produise, ce qui ne surprendrait qu'à demi. Quoi qu'il en soit, le campagnard l'exécute posément, largement, à grands coups, exempt qu'il est en général des maladies dues à la fièvre du jour et des villes, s'interrompant parfois pour un tour à l'écurie, un brin de cassette avec le voisin ou tel menu travail auquel il pense tout à coup. Au reste, rien ne presse ; l'hiver est long et il faut laisser quelque chose à faire pour les mauvais jours du printemps.

Si la scie ne glisse pas aisément ou pour la faire glisser comme dans le beurre, il y passe de temps à autre le nombril de porc, réservé avec soin pour cet office lors de la dernière boucherie.

Tandis que les dents fraîchement aiguisées craquent la sciure, la hache opère la multiplication des bûches. Si le bois résiste, si quelque nœud s'entête à ne pas céder, si une « tête », dure comme le roc, enchevêtre ses fibres, la lutte est ardue. La lame coincée de tous côtés, ne peut plus être dégagée, il faut donc qu'elle emporte la victoire. Les bras aux muscles d'acier frappent à toute volée avec le lourd maillet, en accentuant leur action par des han ! énergiques, et, ténaces, finissent par réduire le récalcitrant. Mais ce combat à outrance est rare : le coup-d'œil du maître reconnaît aisément les points faibles de la résistance, et les mauvaises têtes ne sont écartelées que pour pouvoir s'engouffrer dans le foyer, sous le chaudron où se mitonne le menu des porcs ou sous la chaudière à lessive.

Les bûches s'amoncellent en pyramides irrégulières, en dômes imposants, barricades d'un nouveau genre qui semblent défendre l'approche des maisons. Quand elles auront perdu leur humidité, elles rempliront les vides que l'hiver a creusés au bûcher. Ici et là, elles sont entassées en piles régulières ou en un cylindre parfait, avec alignement impeccable et toit conique pour protéger l'intérieur de la masse. A. Gaillard.

Paternité. — C'est entendu. L'Etat est un père pour nous, mais c'est un bien mauvais père. Il ne songe qu'à augmenter nos impôts.

— Que voulez-vous ? Tel père, tel fils.

Une journée longue. — Le docteur rencontre Pidou, et lui dit qu'il lui faut abandonner le petit verre.

— Vous pensez ? dit Pidou.

— J'en suis sûr, et de plus, si vous cessez de boire, je suis certain que cela prolongera vos jours.

— En y réfléchissant, c'est vrai, et vous avez raison, dit Pidou, j'ai passé vingt-quatre heures sans boire un coup, une fois, il y a six mois, et j'ai jamais trouvé une journée aussi longue !

Hugolesque. — Croyez-vous qu'on puisse écrire quelque chose de vraiment bien, d'un seul jet, sans corrections ?

— Sûrement non. Dans littérature, il y a rature.

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



TSACON SON METI

A tsacon son meti, so dit lo vilhio revi. Clli que l'a èta fé po gardà lè caïon, que lè gardà, et clli que l'a èta met po menâ lè dzein, qui lè mîne bin adrâi et pu l'e tot. L'e dinse que peinsâve lo martchand de tsatagne bresolâa que tint son'hangar pas bin lliein de la Banqua cantonâla pè Losena.

Clli martchand fâ pardieu pas tant mau son commerce. Ti lè dzor que l'hivè no baille, l'e que à fotemassi vè son petit fornet, à grellî sè tsatagne su 'na pliaqua à quegnu crebbiaïe de petit perte, quemet se l'avâi zu la primâ vèroula. On lâi cheint bon dè coûte : lè narî vo gonfiant et lè potte vo breinnant tote solette dza du ceint pâ lliein. Le tint sè tsatagne bin adrâi dèso onna tserpelhîra et pu hardi ! cò ein vâo ? po dhî, po veingt, et po bin mé ! Relètsi-vo lè babine !

Clli coo cougnâi bin son meti et ne fâ que stisse. Accutâ-vâi !

L'autr'hî, vaïce que ion de cllião galabont-teims que pouant vivre de l'air dâo teims et de râocannâdzo, vint vè noûtron martchand de tsatagne :

— Salut Fréderi ! que lâi fâ dinse.
— Salut Davî !
— Dis vâi ! porrâi-to mè fêre on petit serviço ?
— Cein dépeind ! Quin serviço ?
— Mè prità cinq franc !
— Cinq franc ! Tè prità cinq franc ! Vâi-to, Davî, voudrài bin, mâ lâi a pas moyan.

— Porquis ?
— Cein mè défeindu !
— Quemet, défeindu ?
— Oï. I'è onna conveinchon.
— Quemet onna conveinchon ? Avoué cò ?
— Avoué la Banqua cantonâla.
— Quaise-tè ?

— L'e dinse. On a fê onna patse lè loû, Monsu Bersier de la Banqua cantonâla et mè po ne pas no fêre concurrence. La Banqua cantonâla ne dusse pas veindre dâi tsatagne et mè, cein mè défeindu de prità de l'erdzeint. Dinse, po lè tsatagne l'e ice, mâ po eimprontâ l'e de la part de lè de la tserrâre ! Onna conveinchon, l'e onna conveinchon, et pu l'e bon.

Marc à Louis.

LES VIEUX NORMALIENS

A L n'est pas trop tard pour en parler dans ce journal, si accueillant aux bonnes choses vaudoises. Il n'est pas trop tard non plus pour bien faire : c'était la première fois que nous assistions à la réunion des anciens normaliens. A plusieurs reprises, des camarades nous avaient dit le plaisir qu'ils y avaient. Force est de reconnaître qu'à côté des entrevues intimes de la « classe », celle avec nos aînés et nos... cadets prolongent heureusement les souvenirs du passé.

Ils étaient donc une soixantaine, faisant honneur à un menu excellent servi à l'Hôtel de France, le samedi 2 novembre, soit le lendemain de la Toussaint, date mélancolique, mais qui,